Une bonne prière

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 2

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-219264

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

63me ANNEE. — N° 2. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU* **Samedi 10 janvier 1925**

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : *Suisse*, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger*, port en sus

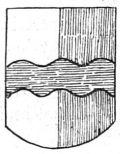
ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ARMOIRIES COMMUNALES



Paudex. — Le « Conteur » a déjà donné les armes de cette commune en faisant remarquer le caractère antihéraldique et défectueux de ces armoiries franchement laides. Ces armes figurent sculptées, sur le nouveau bâtiment scolaire de cette commune. Elles ont été heureusement modifiées de la manière suivante et consistent actuellement en un écu rouge avec bande horizontale blanche ondulée traversant l'écu dans son milieu, au-dessus se voit un coq « hardi » blanc. La bande ondulée représente la rivière la Paudèze, le coq est une allusion parlante au nom de Paudex, *pau* en patois veut dire coq. Enfin les couleurs adoptées rouge et blanc sont celles de l'Evêché de Lausanne dont Paudex faisait partie.



Villars-Tiercelin s'est donné en 1923 les armes suivantes: un écusson divisé verticalement en deux parties blanc et rouge qui sont les couleurs du chapitre de Lausanne dont Villars dépendait, une bande ondée bleue traverse le champ ainsi formé. Cette bande ondée représente la Mentue qui limite cette commune au sud.



Vaulion a un écusson blanc ; sur la partie inférieure est un V rouge et dans la partie supérieure trois cœurs réunis par leurs pointes ; un de ces cœurs est vert, un autre rouge et le troisième d'or. D'après l'ouvrage de MM. Dubois et Cornaz, sur les armoiries communales vaudoises on aurait là les couleurs de la République helvétique. On ne peut pas qualifier cet écusson de bel écu quoiqu'il ne soit pas antihéraldique ; nous n'aimons pas beaucoup voir figurer des lettres dans les armoiries, c'est peu décoratif. On constate la présence des trois cœurs « appointés » sur plusieurs édifices et fontaines et sur une enseigne d'auberge, entr'autres. C'est une armoirie style « marque à feu ». On prétend que l'amour est une vertu des gens de Vaulion, de là les trois cœurs !



LO RAMOUNEU ET LOU FRATÉ

QUAND bin étâi ramouneu, Janeau à Derbon étâi ion de stau coo que sant adî guié, adî dzoïâo que dâi quinson. Quand l'ire aguelhi su son étsila, dein lè tsemenâ, que fasâi *crin crâ*, ein amont, ein avau, po dérotzi la soutse, on l'oûïssâi que tsantâve sa tsanson :

Tsemenâ ! tsemenâ !
L'è Janeau que vo remésse.
Tsemenâ ! tsemenâ !
Janeau va vo z'ècovâ.
Crin, crin ! crâ, crâ ! crin, crâ !

On coup, le passâve dévant la boutequa âo fratè Pâirodzo, on farceu que n'ein valiâi pas doû. Ein lo guegneint passâ, Pâirodzo sè dit :

— Vaitcé Janeau à Derbon. Mè preingne que pu mè teni de lâi djuvi on tor.

Adan l'appele Jeaneau et lâi dit de ramounâ sa tsemenâ.

Faut que vo diésso que cllia tsemenâ l'avâi refété tandu lo tsautein qu'on lâi avâi rein refé de fû. N'avâi dan pas dè la soutse po reimplliâ on get de mousselion. Janeau l'è tot parâi montâ dedein et l'a fé ètat de grattâ, de grattâ, mâ rein ne vegnâi avau que dâo mortâ. Quand l'è redècheindû, va vè Pâirodzo po sè fére payî et lâi dit dinse :

— L'è on franc.

— Quemet ! on franc ! que lâi fâ lo fratè. Tè laisso la souse ein pâyemeint et te dusse ître bin conteint : *on mouî quemet ein avâi.*

Lo ramouneu l'a bin vu que Pâirodzo s'ètâi fotu de li. L'a fé asseimblliant de rire. Mâ sè desâi ein li-mîmo :

— Pouèson de Pâirodzo ! Atteind-tè pî ! Serpeint.

Vait-cé quauque teimps aprî que Janeau, son ètsila et son raclliet que passant ti lè trâi dèvant la boutequa âo fratè. Bete, lo raclliet et l'ètsila dévant l'ottô et dit dinse à Pâirodzo :

— L'è demeindze l'abbâyî. Vo foudrâ mè copâ on bocon lè cheveu !

Lo fratè preind lè tailleint et sè met à rongnî à châ. L'è que l'âi avâi on momeint que s'ètâi pas fé tondre. Et pu lâi avâi de la soutse permi cllião cheveu et avoué la châ cein fasâi on mastic que copâve la molâïe âi tailleint. Pas moin de dhi iâdzo que lo fratè l'è z'a repassâ po pouâi arrevâ âo bet. Vo dio que l'a vu dâo payî.

Aprî cein l'a faliu lo rasâ. Onna barba de ramouneu ne vo dio que cein. Lo rajâo fasâi quasi atant de *crin crâ* que quand Janeau l'ètâi dein sa tsemenâ avoué son raclliet. Lo fratè n'à pas pu fini avoué lo mîmo. L'a bo et bin faliu ein preindre on autro. Janeau s'è fé adan betâ pè lè djoûte dâo venaigro et dâo *cheint bon* pè la tita. Aprî s'è décofé avoué on panaman tot proûpro dèvant lo meryâa. Pairodzo lâi fa adan :

— L'è trâi franc !

— Quemet ! trâi franc ! que repond Janeau. Vo laisso lè cheveu et lè pâi de barba ein pâyemeint : *on mouî quemet ein avâi !*

Vo mè redâide oncora !
Pâirodzo l'a rizu, mâ dzauno.
On fin trâove adî on pllie fin.

Marc à Louis.

Comment on devient riche. — Ne me dites pas que vous avez fait fortune avec vos pâtés d'alouettes, sans y mettre autre chose que des alouettes... vous y mettiez bien un peu de viande de boucherie ?

— Oh, peu de chose... par ci, par là un peu de cheval.

— Dites la vérité : vos pâtés, c'était tout du cheval ?

— Mais non, je vous assure. Si vous voulez l'exacte vérité, c'était moitié, moitié : un cheval, une alouette, une alouette, un cheval...

Une bonne prière. — Un évêque se trouvant à table, voulut prendre un plat. Il se brûle les doigts et ne peut retenir un affreux juron.

L'un des convives sortit son calepin et se met à écrire.

— Qu'écrivez-vous là, lui demanda l'évêque.

—Eh parbleu. Je prends note, afin de me rappeler, de votre prière pour les brûlures.

COMMENT ON FAIT DES HOMMES

NOUS nos journaux ont parlé du projet d'ériger, à Montbenon, un monument à feu le colonel Secretan, directeur de la *Gazette*. Nous ferons, sans doute, plaisir à plusieurs de nos lecteurs en publiant l'article ci-dessous, paru en 1902 dans la *Semaine littéraire :*

* * *

Mes souvenirs d'adolescence les plus nets se rapportent à la maison paternelle.

Elle était si vivante, si animée, si gaie, cette petite maison qu'à son retour au pays mon père avait construite à Beaulieu pour y loger sa nombreuse famille !

Il avait passé presque toute sa vie à l'étranger, à Stockholm pendant quelques années, puis, pendant trente-deux ans à La Haye, comme pasteur de l'Eglise wallonne. Il avait rencontré ma mère dans un presbytère d'Anvers ; elle était Alsacienne, belle comme le jour, m'ont dit des amis qui l'avaient connue à cette époque. Mon père avait quarante ans quand, en 1837, il l'épousa ; ma mère en avait dix-neuf ; ils ont vécu ensemble pendant trente-huit années et eurent quinze enfants.

Quand, en 1861, mon père rentra dans le canton de Vaud, ce qui avait été le rêve de toute sa vie, car il ne voyait rien de beau au monde comme son pays et, dans son pays, sa ville de Lausanne, nous étions déjà une nombreuse famille. Elle s'accrut encore, en sorte que, au bout de quelques années, la maison se trouva trop petite pour tout ce monde. On se serra. Alors déjà la vie était chère à Lausanne et nous grandissions avec des appétits de louveteaux et des trous aux semelles de nos souliers et au fond de nos culottes plus souvent qu'il ne fallait. Mon père n'avait pas de fortune et sa pension n'allait pas dans les gros chiffres. Quand, à la fin du mois, les comptes des fournisseurs arrivaient, ma mère se lamentait ; jamais on n'avait vu des enfants déchirer leurs habits et dévorer la nourriture comme les siens ; une vraie calamité ! Mon père la consolait de son mieux :

— J'aime mieux que mon argent aille chez le boulanger ou chez le cordonnier que chez le médecin ou chez l'apothicaire, avait-il coutume de dire. Ça nous encourageait. Il avait une confiance absolue dans la Providence, mon brave père, et contemplait le fond de sa bourse vide avec une sérénité de patriarche.

Néanmoins, il fallut aviser. Mes parents se décidèrent à prendre des pensionnaires, cette suprême ressource des ménages lausannois en pareille extrémité. C'était très bien, mais où les mettre ? La maison était déjà pleine comme l'arche de Noé. On s'ingénia, on chercha et on s'avisa que, sous les tuiles, il y avait encore un peu d'espace libre. Quelques douzaines de briques placées de champ, quelques bouts de planches, un peu de mortier et de plâtre firent de ravissantes mansardes. Il y faisait un peu chaud en été et, en hiver quand la bise glacée faisait grincer les girouettes, on la sentait bien passer dans les interstices du toit. Mais cela nous était bien égal. Pour nous réchauffer, nous chantions Bérenger :

Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans!

Les belles chambres restèrent pour les pensionnaires. Il en vint.

Alors, ce fut dans la maison un tintamarre invraisemblable. Nous étions vingt à table. Aujourd'hui encore, je ne comprends pas comment ma mère a pu y tenir, malgré son admirable vaillance et sa constitution de fer, d'autant moins que les cuisinières et les bonnes, elles, n'y tenaient pas du tout, et filaient les unes après les